

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Toilette de promenade en lainage bigorneau fond bleu
à dessin rouge, garniture en faille rouge.
Modèle de Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

MODES

LA mode veut, de nos jours, qu'on pousse énormément l'instruction des jeunes filles. A Dieu ne plaise que je m'en plaigne; mais je trouve que si l'instruction est nécessaire, elle ne doit, sous aucun prétexte, faire négliger à la femme les connaissances utiles à sa science de maîtresse de maison. Or, peut-être ce côté-là laisse-t-il beaucoup à désirer chez nos nouvelles épousées. Elles savent adorablement causer... chiffons, — cela va de soi, — même littérature, musique, beaux-arts et le reste. — Elles manient aisément le pinceau, savent gracieusement tourner une lettre, et interprètent avec sentiment les maîtres de la musique. Elles seraient, pour la plupart, fort embarrassées, hélas! de faire cuire un œuf à la coque. C'est pour cette raison, et aussi parce que, malgré l'ouverture de toutes les carrières libérales au beau sexe, il y aura encore, heureusement, en France, beaucoup plus de mères de familles et de maîtresses de maison que de doctoresses en droit ou en médecine, c'est pour cela, dis-je, que certaines personnes sensées ont résolu de réagir contre ce courant, et de pousser la femme à la connaissance de la science culinaire, entr'autres.

Il s'est donc ouvert à Paris des cours de cuisine fort suivis, je vous l'affirme, et dans lesquels les jeunes filles du meilleur monde apprennent à manier la casserole et à composer des sauces exquis.

Cela ne veut pas dire que ces jeunes filles soient ignorantes de l'histoire, de la grammaire ou de la géographie. Bien au contraire. Elles appliquent même souvent leurs connaissances historiques aux mets qu'elles apprennent, ce qui leur permet de leur donner des noms intelligents, et d'utiliser leur mémoire au profit de la maison dont elles sont les charmantes ordonnatrices.

Donc, il est à la mode de savoir faire la cuisine et de porter, pour cette opération, de délicieux petits tabliers de fantaisie à bavette, complétés par des manches assorties, qui préservent de toute éclaboussure

celles de la robe. Ces tabliers se font en toutes sortes d'étoffes de coton et de fil, brodés, soutachés, agrémentés de dentelle et gentiment ornés de pochettes.

A la mode aussi est, à la campagne, pour les femmes, la culture des fleurs. Pour cela encore, un tablier est nécessaire; mais celui-là diffère de forme du précédent. Il est agrémenté, devant, d'une grande poche contenant tous les outils nécessaires. C'est le même dont on se sert pour aller cueillir les fruits, un gracieux panier passé au bras. Mais pour la cueillette des fleurs, il y en a encore un spécial. Sur le milieu de ce tablier, on pose verticalement une large bande droite, absolument comme un chemin de table sur une nappe. Cette bande se coud en haut et en bas seulement, et c'est en travers de cette bande que l'on pose, à droite et à gauche, la tige des fleurs, dont les têtes dépassent de chaque côté. C'est donc tout à fait comme un porte-journaux, et absolument commode pour porter, sans embarras et sans l'abîmer, la provision qui doit orner gracieusement la maison.

Voici, pour finir, quelques gentils costumes : Une robe en mousseline de laine lilas pâle. Jupe unie; corsage drapé, laissant entrevoir un intérieur étroit en créponné ivoire, sur lequel retombe, de chaque côté, un coquillé de dentelle. Comme pardessus, une longue jaquette ouverte

en petit drap ou en flanelle rouge. Chapeau cloche recouvert de dentelle blanche. Deux ailes d'oiseaux multicolores s'échappent du nœud de devant.

Pour terminer les jupes de robes dont les corsages se sont fanés ou usés, on emploie les chemisettes russes, à la maison; et dehors, la longue jaquette à revers, très ouverte devant, se boutonnant seulement au bas de la taille par une agrafe de bijouterie, ou de gros boutons de fantaisie.

Lorsqu'on est très mince, cette jaquette peut très bien se remplacer par le triple collet, toujours très en vogue.

Pour les bébés, on ne voit encore rien de bien nouveau à signaler aux jeunes mères soucieuses de faire elles-mêmes une grande partie des vêtements de leurs enfants. Le mois de septembre sera pour cela plus favorable; et je leur promets de les tenir au courant des nouveautés, dès que je les apercevrai.

Voilà encore une mode qu'il faut approuver et encourager : celle de confectionner soi-même ses robes et sa lingerie!... Que d'économies on réalise avec ce talent-là! Exercez-vous donc à l'acquérir, chères lectrices, et vous verrez alors comme, à peu de frais, on peut se donner le luxe d'une élégante coquetterie.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

Charmants, les costumes de fantaisie composés par M^{me} Turle pour le lawn-tennis, la pêche et les parties de campagne. M^{me} Turle emploie un lainage crème, blanc ou gris-bleu, couleurs qui résistent mieux que toutes les autres au soleil et à l'air salin. Ces costumes se composent d'une jupe courte, arrêtée à la cheville, avec un ourlet traversé d'une quantité de petites comètes, d'une blouse à jabot ou de la petite veste zouave sur une chemisette. Cette très jolie façon a, en plus, le mérite de laisser aux mouvements toute leur agilité. Comme robe de casino, c'est la mousseline de laine fleurie, le foulard et la mousseline des Indes qui ont le succès.

M^{me} Turle pare avec infiniment de goût les corsages et les jupes de ruches, de coquillés, de volants, de spirales en dentelle. Ses façons, coquettes et gracieuses, sont très plaisantes. Coupe de corsage excellente cambrant la taille avec élégance

HYGIÈNE

Nous comptons sur le bon goût des Parisiennes pour faire promptement justice de ces parfums nuisibles pour les personnes nerveuses, et fatigants pour tout le monde. Si j'appuie sur ce sujet, c'est que j'entends autour de moi un grand nombre de voyageuses se plaindre d'avoir à supporter, en wagon, et pendant de longues heures, les parfums dont se servent beaucoup de femmes, et surtout d'étrangers. Résultat : des migraines et des indispositions dues à ce fâcheux voisinage. C'est donc faire acte de mauvais goût que de s'imprégner

d'odeurs fortes et de ces parfums vulgaires qui n'ont d'autre mérite que de coûter bon marché.

L'on juge de l'élégance et de la distinction de la femme au parfum dont elle fait usage; le choix est grand parmi les compositions de nos excellents parfumeurs français; il est par conséquent aisé d'en choisir un doux et délicat.

J'engage mes lectrices à s'adresser pour cela à M. Guerlain. Il leur dira qu'elles doivent varier, suivant la saison; et, en suivant les avis de cet expert en la matière, elles seront assurées de rester dans les limites du bon ton et de l'élégance; enfin, ce qui n'est pas à dédaigner, dans celles d'une bonne hygiène. Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De A. B., chimiste, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (S.-et-O.)

Excellentes et hygiéniques préparations dont les résultats sont de conserver les cheveux en santé, de les faire repousser abondamment, d'en empêcher et d'en arrêter la chute. La pommade se met de préférence le soir avec le bout du doigt en écartant les cheveux pour bien en imbiber la racine; selon le cas, l'employer deux ou trois fois par semaine ou tous les deux jours. L'Eau vivifique active l'effet de la pommade; elle se met avec une brosse douce deux fois par semaine. Nous engageons les mamans à faire usage, pour leurs enfants, de ces produits qui sont, comme nous l'avons déjà dit, d'une excellente hygiène.

Explication de la Gravure noire

(page 49)

Toilette de promenade en lainage bigorneau fond bleu à dessin rouge; garniture en faille rouge, boutons en passementerie bleue. — Jupe collante garnie sur le côté d'une bande de soie rouge plus large, et découpée, du haut, en façon de revers, sur lesquels sont fixés trois gros boutons de passementerie.

Corsage court s'arrêtant un peu au-dessus de la taille, ouvert sur une chemisette de surah bleu, prise dans une draperie semblable; revers en faille rouge garnis de boutons de passementerie.

Manches en lainage dont le haut drapé retombe sur un poignet collant en soie rouge qui reçoit trois gros boutons.

Col droit et petite ceinture en soie bleu marine fermés par des petits choux derrière.

Chapeau en paille bleue garnie d'avoines mûres et de rubans bleu marine.



Deuxième toilette de la Gravure coloriée (vue de dos).



Première toilette de la Gravure coloriée (vue de dos).

Explication de la Gravure coloriée 4898

Toilette de casino pour jeune fille. — Elle se fait en soie légère finement rayée bleu clair sur fond changeant bleu pâle et rose. Au bas de la jupe, double ruche en ruban de satin bleu vif bordé d'un filet rose.

Corsage rentré dans la jupe, légèrement froncé, devant et derrière, avec ornement de rubin rose simulant un corselet, faisant aussi poignet et ceinture. Une haute dentelle est posée en ruban coquillé.

Les manches justes, en mousseline de soie noire, sont coulissées en rond, et surmontées d'un ample jockey d'étoffe.

Bas blancs et souliers en satin bleu. Gants de Suède.

Toilette de casino pour jeune femme. — Robe en soie Watteau style ancien, fond mastic, à rayures satinées vert d'eau; entre chaque rayure, guirlande de fleurettes, roses et myosotis mêlés.

Au bas de la robe, serpente une délicate guirlande de myosotis. Trois nœuds à longues coques, posés en hauteur, soutiennent la guirlande devant; sur la traîne, ce sont de simples liens en ruban de satin vert d'eau. Ces mêmes rubans de satin enlacent le corsage devant et derrière en se croisant comme l'indique le dessin, avec long nœud, au creux de la poitrine, et coque-papillon sur les épaules. Autour du décolleté, coquette guirlande de myosotis.

Longs gants en chevreau glacé blancs. Souliers de satin vert d'eau.

Dans les cheveux, piqué de fleurettes avec coques en satin, le tout posé en aigrette.

CAUSERIE

Fontainebleau.



ce bruit harmonieux, comparable au murmure de la mer lointaine : — Joli temps de promenade! de-

vait se dire, j'en suis sûre, M. Carnot, bien que sa physionomie restât d'ailleurs impassible. Un Président ne peut pas avoir l'air de jouir de ses vacances à la façon d'un collégien. Il me semble, du reste, que chaque retour au palais qu'il habite doit suffire pour rendre grave et presque triste le chef de l'Etat. Bien peu de jours avant qu'il n'y fit son entrée annuelle j'ai voulu saluer Fontainebleau, et j'y ai retrouvé l'impression qui, à chacune de mes visites fort espacées, sous des régimes divers, est venue m'assaillir inévitable-

ment : une profonde mélancolie. C'était apparemment cette mélancolie que fuyaient l'Empereur et l'Impératrice lorsqu'ils allaient passer de préférence la saison des chasses dans le château infiniment moins grandiose et moins monumental de Compiègne.

Quand ce ne serait que cette salle du trône où l'inutile symbole de la royauté rappelle tant de révolutions, tant de déchéances, — quand ce ne seraient que ces appartements du Pape prisonnier, réduit à dire chaque matin sa messe dans une chambre décorée de peintures toutes païennes ; quand ce ne serait que cette galerie qui garde la sanglante cotte de mailles sous laquelle périt Monaldeschi ; quand ce ne serait que le cabinet où Napoléon signa son abdication, cette table qui porte encore gravée la date fatale, — les sujets de réflexions sur les retours de la fortune ne manquent pas à Fontainebleau. On y voit les glaces peintes d'amours qui reflètent la gracieuse personne de Marie-Antoinette, les fines espagnolettes forgées par Louis XVI à qui fut tant reproché cet inoffensif passe-temps ; et, de la fenêtre qui donne sur le parc, on aperçoit au milieu de l'étang où s'ébattent encore, blanchies, moussues, énormes, les carpes légendaires, le petit pavillon où la plus belle des impératrices aimait à passer les heures chaudes de l'après-midi pendant les jours d'été.

A propos de cette Majesté déchue, j'ai eu de ses nouvelles d'une façon touchante. Le vieux gardien qui me promenait à travers la salle des fêtes incomparable, décorée par le Primatice, portait une médaille de Crimée qui me permit de lier conversation avec lui sur les choses d'autrefois. Quand il vit que j'avais moi-même quelques raisons pour me souvenir de l'Impératrice :

— Elle est venue ici en dernier, l'année de la guerre, me dit-il, avec le prince impérial, pendant les vacances de Pâques... Quand je dis en dernier, ce n'est pas tout à fait juste, car depuis j'ai eu l'occasion de la regarder comme je vous regarde là, de tout près, il y aura onze ans un de ces jours. Oui, elle a voulu revoir le palais, elle y est venue comme tout le monde peut y venir, avec d'autres dames et un prêtre. Et pendant que je la promenais, comme je vous promène, voilà qu'elle me dit tout à coup : « Vous étiez vingt-cinq autrefois, combien en reste-t-il ? » — Six, Majesté, que je lui réponds. Comme ça elle a bien compris que je l'avais reconnue malgré le changement, et elle a continué à me demander bien des choses. Quand je pense que j'aurais pu n'être pas de service ce jour-là !

Le bonhomme prononça ces mots avec l'accent même de la fidélité ; ses yeux obscurcis par l'âge brillaient à ce souvenir. Moi je me représentais ce qui avait dû se passer dans l'âme de cette souveraine en deuil, échappée momentanément de l'exil, pendant cette promenade de revenante au milieu des spectres de sa jeunesse, de sa beauté, de sa puissance ; je la voyais s'attarder dans ces jardins où le fils qu'elle a si lamentablement perdu avait joui de ses dernières vacances ; je me

la rappelais féeriquement parée dans ce même palais, recevant une ambassade de l'extrême Orient, des exotiques éblouis, prosternés, qui avaient dû porter dans leur pays la description d'une espèce d'idole plus belle que nature sous les diamants qui la couvraient, revêtant de leurs feux sa grâce sans pareille. Pauvre, pauvre femme !

Le vieux gardien vit bien que j'étais émue, car il reprit aussitôt :

— Ça vous ferait peut-être plaisir de revoir la salle de spectacle ? Souvent on n'y tient pas beaucoup, parce que ce n'est pas dans la partie ancienne du palais ; elle a été bâtie pour amuser M^{me} de Pompadour et arrangée à neuf sous le second Empire. En quinze ans, on n'y a joué qu'une demi-douzaine de fois, mais, depuis la guerre, tout est resté intact.

Et je le suivis par un petit escalier jusqu'à la salle mignonne, en damas jaune, véritable écrin capitonné, où j'eus en un clin d'œil la vision d'un proverbe d'Octave Feuillet, dans ce décor de jardin dont les portants subsistent encore. Le parterre, occupé tout entier par de brillants uniformes militaires ; la galerie, semblable à une corbeille à jour, garnie des deux côtés d'épaules nues, d'éventails palpitants ; au-dessus, un public trié sur le volet ; puis, là-bas, dans le fond, faisant face à la scène, sur un espace aussi vaste qu'elle-même, la cour avec son escadron de beautés qui s'appelaient Galliflet, Pourtalès, Mouchy, etc... étoiles de première grandeur qui n'ont pas été remplacées.

Mon guide, montrant le fauteuil de l'Empereur, le poussait jusqu'à la balustrade dorée en disant :

— Sa Majesté s'avance comme ça !

Il reconstituait évidemment avec complaisance le spectacle qu'il avait dû entrevoir et que je me rappelais si bien.

Dehors, une pluie d'orage tombait à verse et, quoique la journée ne fût pas très avancée, il faisait sombre dans cette coquette bonbonnière qui m'était apparue si brillante à la clarté des lustres. Il me semblait que jamais plus elle ne sortirait de ce crépuscule quasi funèbre.

Le vieux gardien, d'un air de mystère, m'ouvrit une porte dérobée qui accédait au foyer, un ravissant salon, tendu de soie comme une loge, avec des tapis épais et de larges divans. Elles s'assirent là, séduisantes, spirituelles, courtisées, dans l'éclat de leur charme et de leur succès, les Brohan et les Fargueil, les Massin et les Montaland. Où sont-elles ? Où sont les neiges d'autan ? La mort ou une retraite, qui est la mort pour les comédiennes, les a prises. Des jolies actrices qui jouèrent la comédie dans les palais impériaux, il ne reste plus guère que M^{lle} Pierson, que l'on écoute maintenant, qu'on se bornait alors à regarder, la plus merveilleuse des créoles blondes.

La cour, représentée aujourd'hui par la maison du Président, ne remplit plus, comme jadis, de sa présence la vieille ville somnolente d'ordinaire, mais elle l'anime encore jusqu'à un certain

point; il y a un va-et-vient de voitures, un mouvement inusité auquel le Palais semble rester, d'ailleurs, assez indifférent, car on sait qu'avec une louable modestie M. et M^{me} Carnot n'en habitent que l'Aile *neuve* dont l'aspect et les dimensions se prêtent à leur vie relativement bourgeoise. Ils respectent même les petits appartements de M^{me} de Maintenon, si discrets, d'une si savante simplicité, qui étaient attribués naguère aux dames de la famille impériale, notamment à la princesse Anna Murat, et, de tout le parc, ne se réservant que le *Jardin anglais*.

Le Fontainebleau de Saint Louis, de François I^{er}, de Henri II, de Louis XIII, de Marie-Antoinette et de Napoléon, le Fontainebleau des fêtes de Charles-Quint, de la révocation de l'Édit de Nantes, du divorce de Joséphine, etc., le Fontainebleau historique reste désert; mais il continue d'être hanté par des spectres qui ne doivent pas en faire un très joyeux séjour pour les vivants. Ceux-ci ont la forêt qui les dédommage et dont ils usent chaque jour. Elle a été quelque peu dépeuplée par de terribles hivers et par des coupes qui nous semblent trop considérables; quelques-uns de ses patriarches les plus fameux sont tombés, vaincus par l'âge; on chercherait cependant en vain, si loin que ce fût, aucun point qui offre plus de ressources aux promeneurs. Un aimable Américain me le disait dernièrement.

— Nous devons avoir certainement, ajoutait-il, des forêts supérieures encore à celle-ci dans le Nouveau Monde, mais c'est comme si nous n'en avions pas, puisqu'elles sont inaccessibles.

Et là-dessus il me décrivait, de la façon la plus intéressante, tels paysages dont on ne jouit guère que de loin.

— L'une des plus sérieuses privations que trouvent chez nous les Européens, c'est l'impossibilité de se promener à pied ailleurs que sur la grande route; pas de petits chemins, pas d'échaliers, point de passerelles jetées sur les ruisseaux ou les fossés. On dirait que la majorité de mes compatriotes n'ont pas de pieds ou ne savent pas s'en servir. Il s'est trouvé cependant parmi eux des marcheurs célèbres, mais ceux-là ont entrepris presque autour de leur maison des voyages de découvertes aussi difficiles que les plus lointaines excursions, car on ne peut atteindre ni bois, ni colline, ni aucun site sans préalablement s'embourber dans des marais ou se perdre dans des cultures; le plus souvent, de solides palissades vous barrent le passage. Les distances sont énormes, la population clairsemée sur d'immenses espaces; la nature est en somme depuis peu de temps soumise à l'homme; or, un joli chemin de piétons ne s'improvise pas en un jour. Aux Etats-Unis on défriche, mais on ne trace pas de sentiers ou, si l'on en trace, ils sont vite effacés; le courant, qui

change sans cesse, pousse sans relâche aussi l'activité humaine dans une nouvelle direction; il faut, pour créer et entretenir des chemins comme ceux de la forêt de Fontainebleau, des loisirs, de la flânerie, des goûts d'art, et cela pratiqué pendant plusieurs générations. Les beautés des Etats-Unis sont donc inconnues d'un bon nombre par cette seule raison que les conditions de la vie n'y ont pas été favorables au développement des chemins de traverse. Du reste, il faut reconnaître que nos grandes routes publiques sont superbes à leur manière, avec leurs belles marges de gazon et l'ampleur du paysage environnant, qui n'est pas interrompu par des haies. On prendrait encore son parti de l'absence de sentiers, mais cette absence empêche malheureusement l'habitude salutaire d'un exercice que rien ne peut remplacer, et les manières s'en ressentent : elles manquent de simplicité. On aime, en Amérique, à planter ostensiblement sa maison sur le passage de tout le monde et à se montrer soit à cheval, soit en voiture. La manie du pédestrianisme tend bien à s'introduire chez nous comme la manie du sport dans d'autres pays, mais rien de bon n'arrive par les imitations. Il faut que le goût de la chose soit naturel et spontané. L'un des marcheurs dont je parlais tout à l'heure, qui est aussi un de nos écrivains distingués, l'a dit : Ce n'est pas seulement le mouvement des jambes qui importe; l'essentiel est de vous mettre dans la condition mentale et corporelle qui peut faire trouver du plaisir à un passe-temps aussi simple que la marche. Vous êtes capable de jouir de tout si vous savez jouir d'une promenade. Quand le libre exercice de vos membres vous procure une satisfaction vive et que le jeu de vos sens, excités par les spectacles de la nature, stimule votre esprit, vos relations avec le monde et avec vous-même deviennent du même coup saines et réglées comme elles doivent l'être. Vous entrez dans l'état de corps et d'âme où la vie semble douce, l'univers complet, où n'apparaît nulle part aucune lacune, aucune imperfection. C'est l'état le plus opposé au pessimisme.

Certes, nous étions loin du pessimisme, en arpentant, la semaine dernière, cette magique forêt de Fontainebleau. Le plaisir que j'ai toujours à la revoir était augmenté par celui d'entendre un étranger lui rendre hommage.

Et des conversations comme celle que je viens de répéter continuèrent longuement entre moi et un groupe intelligent de touristes amis, sous les pins, sous les chênes, dans la hêtrée verdoyante, au milieu de ce grand silence qui repose et guérit ceux dont la vie de Paris, vibrante, surexcitée, surchauffée, a fait des nerveux, des malades.

T. B.





Costume de chasse en velours changeant brun et vert à filets jaunes.
De M^{me} Thirion, 47, boul. Saint-Michel

Costume de chasse en velours côtelé brun et vert — Jupe unie en velours côtelé faisant changeant brun et vert, avec petits filets jaunes.

La veste, très ouverte, a des revers en casimir chamois et se complète par un gilet à châle, en casimir chamois.

Chemisette empesée à col droit, avec cravate Derby en satin vert.

Petit chapeau de feutre souple, simplement entouré d'une jarretière de gros grain tenant une aile de ramier.

Costume de chasse en petit drap gris clair. — Jupe et corsage collants en petit drap gris clair, orné à la jupe, aux entournures et sur la poitrine de ruban de velours vert de deux largeurs.



Costume de chasse en petit drap gris clair orné de velours vert.
De Mademoiselle Thirion.

Manches bouffantes entièrement faites en velours vert.

La haute ceinture; également en velours, se ferme par une boucle de nacre.

Chapeau de feutre gris, orné d'ailes de martin-pêcheur posées en éventail.

Petit carnier en sautoir et carabine.

Costume d'été en foulard mauve, semé de dessins jaunes, garni de dentelle crème et de surah maïs. — Jupe plate doublée de taffetas assorti; queue demi-longue.

Corsage simple mais très élégant; légèrement froncé, devant, au col de surah maïs qu'un petit



Costume d'été en foulard mauve semé de dessins jaunes, garni de dentelle crème et de surah maïs.
De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

chou ferme dans le dos. Il est garni, en bretelles, d'une jolie écharpe en dentelle partant de l'épaule et se continuant sur la jupe, prise elle-même, à la taille, sous une large ceinture plissée, en surah maïs.

La ceinture, comme le col, est arrêtée par un petit chou maïs.

Les manches, larges du haut, sont collantes au poignet; une jolie dentelle froncée sur l'épaule retombe sur les manches et forme bretelles-fichu.

Capote en dentelle blanche, ornée d'un nœud de velours vert d'eau pincé dans une boucle de strass.



Costume de campagne ou de pêche en flanelle blanche, garni de velours grenat. (Patron découpé du corsage).
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Costume de campagne et de pêche en flanelle blanche, garni d'étroit velours grenat. — Le corsage, rentré dans la jupe, se rejette en revers et s'orne d'un grand col marin avec ancre brodée. Le plastron est rayé de velours grenat. Ceinture en pareil nouée en flot sur le côté. Chapeau plat dit canotier, orné, devant, d'un chou en ruban.

Toilette de château. — Robe en velours d'été olive clair à jupe ronde et fermée de côté, recouverte par une longue tunique russe en lainage de fantaisie à rayures faisant gros



Robe en velours d'été olive clair et tunique russe en lainage crème à rayures.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

côtelé. Ce modèle complètement ouvert devant, du haut en bas, est froncé dans le haut avec petite tête ruchée, soutenue par un galon vert pâle et or.

Une double rangée de galon forme la ceinture qui se fixe de chaque côté.

Les manches, très justes, sont ornées sur l'épaule d'un jockey très ample, bordé de galon.

Chapeau de riz noir orné de velours et de plumes fantaisie.

Robe en lainage neigeux havane pointillé or, bleu et crème; garnitures de velours foncé et de boucles en strass. — Jupe fourreau garnie d'un panneau havane coupé par des rubans de velours



Robe en lainage neigeux havane pointillé or, bleu et crème.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

s'élargissant vers le bas; chacun de ces rubans glisse dans une boucle de strass fixée au milieu du panneau.

Veste à basques courtes devant, formant l'habit dans le dos; gilet plat en neigeux sur lequel retombe un petit rabat de guipure; grands revers s'avancant sur les manches; rubans de velours serrant la taille, arrêtés, au bord de la veste, par des boucles de strass, et s'agrafant sous le bras gauche.

Manche unie collante au poignet.

Toque en paille mordorée, garnie d'un chiffonné de dentelle crème et d'un nœud de velours bleu foncé.

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

(SUITE)



E qui la retenait au moulin, ce qui la forçait à rester vêtue comme tous les jours, avec sa jupe d'indienne, tandis que les autres, joliment attifées, faisaient parade de leurs toilettes, c'était parce qu'elle ne pouvait pas, réellement, malgré la meilleure volonté du monde, se montrer près de l'auberge du *Cheval blanc*.

Et elle avait de bonnes raisons pour ça, des raisons que vous connaîtrez et que vous apprécierez plus tard, quand le moment sera venu.

Depuis plus de trois ans elle ne passait jamais de ce côté, et préférait augmenter son chemin d'une grande demi-heure, chaque dimanche, quand elle se rendait aux offices, plutôt que de suivre la route directe sur laquelle la vieille auberge allongeait son ombre.

Le meunier non plus ne passait pas de ce côté, ou, du moins, très rarement, non pas qu'il eût, comme elle, de la répulsion et comme une sorte de terreur devant ces murailles noires et ces croisées grillées, mais parce qu'il éprouvait un serrement de cœur, une tristesse invincible s'il lui arrivait d'apercevoir le père Cressent sur le seuil de la porte, ou bien s'il rencontrait par hasard la pauvre folle.

C'était au-dessus de ses forces, de sentir glisser sur lui le regard inconscient de ses prunelles brunes, un frisson le prenait de la tête aux pieds, et si elle lui disait doucement « Bonjour André » — car elle le reconnaissait très bien, comme son père et la servante — un sanglot l'étreignait à la gorge et il lui arrivait de pleurer comme un enfant.

Ce jour-là, les meuniers devaient donc rester chez eux, et la grande roue bavarde du moulin battait l'eau comme de coutume tandis que les vogueurs s'en donnaient à cœur joie.

Le temps passe vite dans l'amusement, et l'heure du souper arriva plus promptement qu'on ne l'aurait cru. C'est la mère Céssette qui le fit remarquer en commençant les apprêts du repas. Ceux-là qui ne voudraient point retourner chez eux pour manger, trouveraient à l'auberge tout ce qu'ils pourraient désirer, car hier, jour du grand marché à la ville, elle s'était largement approvisionnée, et les victuailles ne manquaient pas.

Aidée de Jeannon, une bonne grosse fille un peu bêtasse, qui servait dans les fermes quand le travail pressait et qui savait, selon le désir de

chacun, faire la cuisine, ravauder, mener paître les bêtes, serrer les javelles au temps des moissons ou charrier les bennes de raisins à celui des vendanges, la vieille femme dressait une table gigantesque à l'emplacement même où l'on venait de danser, dans la clairière du bois, car le bal ne recommencerait pas à cet endroit, après souper. On devrait ensuite se contenter de la grand'routte, et les musiciens remplaceraient l'estrade enguirlandée par le char-à-bancs de l'aubergiste qu'on trainerait là, en supposant qu'il y ait encore des danseurs. Mais c'était peu probable, car huit heures sonnaient à l'église Saint-Jean, on allait se mettre à table et il serait bien tard après. D'ailleurs il faudrait, demain, se lever comme de coutume et recommencer le travail quotidien, fatigant par cette chaleur d'été, ce qui n'encourageait pas à prolonger trop tard la veillée.

Beaucoup de gens soupèrent à l'auberge, autour de la table dressée en plein air, sous le beau ciel encore illuminé où couraient, de ci, de là, quelques petits nuages floconneux et rosés.

Maintenant que le crin-crin se taisait ainsi que la clarinette et la flûte, les oiseaux rentraient aux nids, et dans le feuillage épais des arbres dont les cimes restaient ensoleillées, on entendait des bruissements d'ailes et des appels craintifs.

Une bonne odeur saine et fraîche traversait l'air, l'odeur des verveines, des menthes et des thym, et l'arôme vivifiant arrivait jusqu'aux soupirs dans cette heure attiédie, avec le vent plus léger et la chanson d'un grillon parmi les blés voisins.

Mais les braves gens n'accordaient point d'attention aux charmes de la campagne : ils mangeaient.

Les écuellées de soupe, l'énorme saucisson, le rôti de veau, la salade de roquette au parfum sauvage, les rigottes (1) onctueuses et les fruits, tout disparut comme par enchantement.

Ah bien oui, ils s'en souciaient, les paysans, du charme pénétrant de la campagne, maintenant assoupi ! Il fallait les entendre causer et rire tous à la fois, et si franchement et si fort qu'ils n'accordèrent même aucune attention à l'arrivée de Marceline qui s'en vint, tout doucement, s'asseoir au bout libre de la table, entre la grosse Germaine et le père Morin.

Quand ils s'arrêtèrent de parler et qu'ils la virent à côté d'eux, ils en furent quasi épeurés, car, bien qu'elle fût très douce, une sorte de frayeur superstitieuse s'attachait à elle et per-

(1) Petits fromages du pays.

sonne n'osait plonger son regard au fond de ses larges prunelles où flottait le vide.

Sa présence inattendue fit brusquement cesser la conversation, mais elle n'en parut nullement troublée et, légèrement penchée en arrière, le dos appuyé contre sa chaise, voici qu'elle se mit à chanter comme ce tantôt, d'une voix adoucie, mais d'une grande pureté et admirablement timbrée :

Dans ses cheveux blonds la belle épousée
A mis ce matin des fleurs de muguet !
Elle a mis aussi ses pendants d'oreilles
Et son tablier garni de dentelles.

Point n'était besoin, ô belle épousée,
D'avoir des pendants pour mieux vous parer !
Car vos yeux, ma mie, ont des rayons doux...
Auprès des étoiles que sont les bijoux ?

Elle recommença : Auprès des étoiles...

Mais elle n'acheva pas ; les yeux fixés sur le fouillis des branches — car elle était justement placée en face du bois — elle se leva brusquement, tendit la main et resta ainsi, avec le geste indicateur, dans une immobilité complète.

Puis tout à coup elle se laissa tomber sur sa chaise, se cacha la tête entre les mains comme épouvantée, et Germaine l'entendit murmurer des mots qu'elle ne comprit pas.

Elle eut la curiosité de voir, elle se leva donc et alla jusqu'au sentier que la folle venait de désigner.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-on dès qu'elle fut de retour.

— C'est la meunière qui rôde par là ! répondit-elle ; elle est venue voir sans doute si on dansait encore dans la clairière. Elle aurait peut-être voulu être de la partie !

— Oh que non ! fit le père Morin, elle n'oserait point ! Ailleurs qu'à l'auberge, je ne dis pas ; mais pour ce qui est d'ici, elle ne viendrait pas, j'en réponds !

— Je ne me suis point trompée ! reprit elle, je l'ai bien reconnue, seulement elle se sauvait... Ah ! la misérable ! continua-t-elle, la misérable !

Presque aussitôt la vieille servante vint voir s'il ne manquait rien à table et, fort étonnée de trouver Marceline au milieu des paysans, elle l'appela doucement.

— Que fais-tu là, ma fille ? demanda-t-elle.

La folle leva la tête à cette voix amie, et répondit sans plus s'émouvoir :

— Je chante !

Elle voulut reprendre son couplet :

Dans ses cheveux blonds la belle épousée...

mais maman Césette ne lui en laissa pas le temps.

— Viens, dit-elle, viens, Linette !

Elle lui tendit la main et l'entraîna, car elle n'aimait pas, la bonne femme, qu'elle se montrât ainsi dans sa triste infirmité, redoutant toujours pour elle la moindre raillerie ou le moindre geste d'effroi.

Les soupeurs la regardèrent s'éloigner sans

dire un mot ; mais lorsqu'elle eut disparu, le vieux Michalon, qui passait pour le plus gros fermier du pays, et qui, pour cela même, avait de l'autorité, secoua la table d'un vigoureux coup de poing :

— Vrai ! s'écria-t-il, si la Marceline m'était de quelque chose, la meunière me paierait cher sa folie ! Ah mais oui, qu'elle me la paierait.

III

Il y avait trois ans que Marceline, devenue folle, excitait la pitié de chacun, et trois ans que la meunière, la jolie Faustine Marosselle, ne passait plus devant l'auberge du *Cheval blanc*, non seulement le dimanche pour aller à la messe, mais les jours de semaine pour aller aux provisions.

Et cependant elle était venue rôder par là tout à l'heure. C'est que, malgré l'appréhension toujours ressentie de rencontrer soit le père Crescent, soit la folle, soit même la servante, elle n'avait pu résister au désir de jeter un coup d'œil sur la fête, s'imaginant trouver encore la vogue dans son éclat, avec le bruit de la musique et la joie tapageuse des danseurs ; car c'était un supplice pour elle que de rester enfermée au moulin quand les autres s'amusaient. Elle n'espérait pas se mêler aux gens de la fête, mais enfin elle les verrait, elle jugerait leur entrain, elle regarderait la toilette des femmes.

Ne lui avait-on pas affirmé que Madeleine Méchu porterait une robe de mérinos bleu et un bonnet à fleurs ! Un fameux luxe ! un luxe coûteux que seule, parmi toutes les jeunes personnes, elle se permettrait. Elle ne pouvait croire ce qu'on lui en disait et voulait voir, avec un peu de jalousie au fond du cœur.

Si Madeleine portait la robe bleue pour la vogue de Virmont, elle-même en ferait tailler une grenat pour celle de Messing, qui aurait lieu quinze jours plus tard et à laquelle, cette fois, elle ne manquerait pas d'assister ; et elle la ferait garnir plus joliment que la sienne afin que la comparaison soit à son avantage.

C'était donc surtout pour s'en assurer que la meunière s'approchait de l'auberge, et elle tremblait, je vous assure ; même elle n'avait point osé passer le grand chemin et n'était venue que par le bois, s'arrêtant de temps à autre et écoutant s'il ne lui arriverait pas l'écho affaibli de la fête. Mais seuls, le murmure des arbres, le bruissement léger des feuilles, le froufrou des ailes et le susurrement des insectes parvenaient jusqu'à elle. Elle ne s'en étonna plus lorsqu'elle vit les vogueurs à table, et n'en fut même pas fâchée, car elle put ainsi dévisager plus à son aise Madeleine Méchu qui, justement à cette minute précise, venait de se lever et secouait sa robe pleine de miettes de pain. Une jolie robe, en effet, qui lui seyait bien et faisait admirablement ressortir la blancheur de son teint, un teint de

rousse que, chose bizarre, le plein air de la campagne ne hâlaît pas. C'était d'ailleurs la seule chose qui la fit remarquer, car elle n'était point jolie.

Faustine la regarda donc et ne put s'empêcher d'éprouver du dépit de la voir si bien attifée. Elle pensait à la manière dont elle pourrait garnir sa robe pour la vogue de Messing, lorsque Marceline vint s'asseoir près de Germaine, et je ne sais ce qui la retint là, car elle éprouva soudain une si forte émotion qu'elle en eut comme un frisson. Cependant elle resta, les yeux retenus malgré elle sur cette figure pâle qui lui faisait peur; ce n'est qu'en la voyant étendre le bras vers elle, et lorsque Germaine se leva, intriguée, pour voir ce qu'elle désignait ainsi, qu'elle se sauva brusquement.

Elle courut tout d'une haleine jusqu'à la mare aux Aulnes, et là elle s'arrêta quelques instants, essoufflée et tremblante encore.

Le soir commençait à tomber et, dans la mare, des crapauds faisaient entendre leur cri plaintif, mais Faustine n'avait pas peur, et l'ombre des arbres pouvait s'allonger autour d'elle et l'envelopper, elle allait se reposer quelques minutes, sans aucune crainte de cette ombre grandissante.

Il lui sembla soudain entendre parler dans le petit chemin, un chemin tracé en plein bois, pas loin de la mare, et qu'elle prendrait tout à l'heure pour regagner le moulin. Elle ne fut nullement effrayée de ces voix; mais ayant écouté et reconnaissant celle de son mari, qui rentrait accompagné d'un voisin, elle se leva dès qu'ils se furent éloignés et se mit à courir de nouveau dans les sentiers qui raccourcissaient la route à faire.

Elle arriva, d'ailleurs, sans encombre, et quelques minutes avant le meunier, qui la trouva assise avec son fils sur les genoux, un bébé de deux ans que la grand'mère, presque aveugle cependant, avait amusé en attendant le retour de Faustine, partie en commission, avait-elle dit.

Elle le regarda un instant sans rien dire, avec une petite moue, puis brusquement, en abaissant ses yeux sur l'enfant, elle lui demanda :

— D'où viens-tu ?

— Bon ! fit-il, je m'attendais à la question.

— Preuve qu'elle est naturelle.

— Pas tant que ça, puisque avant de partir je t'ai dit où j'allais.

— Oui, tu m'as dit que tu avais affaire chez Lejars pour de la farine qui t'est due, mais ça ne dure point toute la journée, ces affaires-là. Tu es sorti de grand matin et voici qu'il est quasi neuf heures.

— C'est que j'ai poussé jusqu'à Malèze, répondit-il doucement; il y avait peut-être un bon marché à traiter avec un fermier de par là qu'on m'avait indiqué et, tu sais, ça prend du temps plus qu'on voudrait d'aller, de venir, de s'arrêter par ci, par là, et de causer avec l'un ou l'autre.

Tout en parlant, il se débarrassait de son chapeau et de sa veste de droguet et, une fois plus à l'aise, il s'approcha d'elle pour l'embrasser sur le front comme il avait coutume de le faire chaque

fois qu'il sortait ou qu'il rentrait; mais elle détourna la tête d'un air fâché et il n'en parut pas étonné.

— Tu ne viens pas de Malèze ! répliqua-t-elle de méchante humeur, mais de la vogue...

— Par exemple !

— Oh ! tu as beau cacher ton jeu, tu ne me trompes pas...

— Tu es folle ! fit-il en prenant dans ses bras le petit garçon qui riait.

— Avec ça ! comme si je ne savais pas que tu continues à rôder par là ! Encore que la Marceline soit folle, pour de vrai, celle-là, tu trouves quand même ton plaisir à la regarder, c'est connu de tout le monde !...

Il haussa les épaules, mais il eut une crispation au coin des lèvres; cependant il ne répondit pas et s'assit, avec le petit sur ses genoux, près de la grand'mère silencieuse, n'osant pas se mêler à la conversation et redoutant toujours quelque querelle.

— Tu viens de la vogue ! répéta-t-elle, et la bonne preuve c'est que pour rentrer tu as traversé le bois. .

— Eh bien ?

— Eh bien, Malèze est du côté opposé.

— On en revient très bien par Virmont si l'on veut, pour un peu plus long de chemin on ne s'ennuie pas, car c'est plus commode à marcher et l'air semble meilleur par le bois... Mais, continua-t-il, comment sais-tu par où je suis revenu, c'est donc que toi-même tu es allée à l'auberge ?

— Oui, répondit-elle avec effronterie, ça m'a fait plaisir, à moi, de voir comment c'était par là.

— Et tu n'as pas craint...

— D'abord, si j'ai regardé on ne m'a point vue pour ça, sauf la Marceline...

— Ah !

— Et puis après ? Je suis bonne à voir, je suppose...

— Tu sais bien que, par deux fois déjà, elle a eu des crises pour t'avoir rencontrée, par hasard, sur la route.

— Et ça te fait peine, point vrai ?

— Oui, ça me crève le cœur.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, tu es franc; il y en a qui le penseraient, mais qui n'oseraient pas l'avouer... Ça te crève le cœur, continua-t-elle, tandis que ses pieds, allongés sous le tabouret de bois, s'agitaient dans des mouvements nerveux, ça te crève le cœur ! Bien mais, tu sais, tu n'as qu'à faire un signe et je m'en irai... Après ça, elle pourra venir au moulin... Seulement... j'emmènerai Pierre, parce que je ne veux pas qu'elle le tue... comme l'autre !

— Oh ! oh ! murmura la grand'mère.

A peine avait-elle prononcé ces derniers mots que le meunier prit dans sa main robuste le poignet fluet de la jeune femme et le serra à le briser, sans rien dire; mais une telle colère éclatait dans son regard, qu'elle eut peur et pâlit sous l'étreinte.

— Tu... tu ne m'as pas... comprise ! fit-elle à voix basse.

Il desserra les doigts dont l'empreinte resta une seconde sur sa peau délicate, et comme elle ne bougeait pas encore sous le coup de sa frayeur, il quitta la salle brusquement sans même la regarder.

Ce n'était pas la première fois que de pareilles scènes avaient lieu, et rarement, très rarement d'ailleurs, Faustine se hasardait à parler de la pauvre folle, ne pouvant, quand elle le faisait, s'empêcher de prononcer quelque épithète malsonnante à son égard et sachant bien ce qui en résultait.

Le meunier, lui, n'en disait jamais un mot, et le plus souvent il évitait de répondre quand une cause ou une autre amenait son nom dans la conversation; mais si, excitée par sa jalousie, elle s'avisait d'en parler mal, il ne restait plus maître de lui, car cette jalousie l'offensait, le blessait et lui rappelait chaque fois un terrible moment de sa vie, une douleur poignante, que le temps pouvait amoindrir peut-être, mais qu'il resterait impuissant à effacer.

Faustine dormit mal cette nuit-là. Sans savoir pourquoi, elle, qui cependant n'était point poltronne, eut peur de l'ombre et du silence troublé seulement par le clapotement de l'eau autour du moulin. Le bois qu'elle avait si vaillamment traversé quelques heures auparavant, dans la nuit déjà envahissante, lui revint à la mémoire avec ses chuchotements, ses murmures confus, ses bruissements de toutes les feuilles, et il lui sembla revoir, avec une persistance dont elle ne pouvait se rendre compte, la folle de Virmont, droite devant elle, avec son geste farouche, ses yeux agrandis par l'amaigrissement du visage et sa chanson dolente sur les lèvres :

Dans ses cheveux blonds la belle épousée
A mis ce matin des fleurs de muguet!

Ah! cette chanson! qui résonnait encore à ses oreilles comme si réellement la folle eût été là, à côté d'elle! Cette chanson, qui eût bercé le petit Pierre par la mélancolie de son rythme, la tint en éveil jusqu'à l'aube, et elle ne put s'endormir qu'aux premières lueurs du jour, alors que le soleil, déjà clair et chaud, prenait son bain matinal dans la rivière, et promenait ses rayons sur la façade blanche du moulin.

IV

Lorsque Césette Fransson entra en service à l'auberge du *Cheval Blanc*, le père Cressent, je l'ai déjà dit, venait de perdre sa femme, et la nourrice put aimer comme étant à elle la petite Linette, qu'elle ne devait plus quitter.

L'enfant avait alors trois ans. Elle était gentille au possible, avec des cheveux noirs épais, une bouche mignonne et de jolis yeux foncés, dont le regard questionnait toujours. Mais toute petite qu'elle était, on prévoyait déjà qu'elle n'au-

rait pas le caractère des autres enfants, tapageur et indocile, car elle restait tranquille des heures entières et s'amusait d'un rien.

Plus tard, quand elle eut six ou sept ans, et qu'on fut plus à même de la juger, l'opinion ne changea pas cependant. Elle ne voulait jamais quitter sa mère Césette, qui commençait à l'occuper dans la journée et qui, le soir, lui racontait de belles histoires, des contes dont s'enthousiasmait sa vive imagination.

Elle était très intelligente, très douce, et savait se faire aimer de tout le monde, sans effort, par la seule manière dont elle présentait ses joues aux baisers et dont elle répondait quand on lui parlait.

Les paysans la citaient toujours à leurs gamins ou gamines.

— C'te petite-là vous en remontrerait à tous; c'est gentil et poli comme une enfant de la ville et c'est déjà sérieux comme une grande personne...

Eh! oui, elle était sérieuse, beaucoup trop même, et il n'y avait point de danger qu'on la vit jamais gaminer avec les enfants du village, en quête de nids ou de fruits sauvages.

Quand la mère Césette l'envoyait promener les oies qu'on engraisait à l'auberge, et qui partaient en se dandinant devant elle, elle poussait bien assez avant dans la campagne, mais s'il lui arrivait de rencontrer une fillette de son âge qui partait en champ avec une chèvre ou un bœuf, elle ne s'attardait pas à jouer. Très posément, ayant sous l'aisselle une branchette qu'elle coupait au premier arbre et dont elle se servait pour diriger ses bêtes, elle suivait droit son chemin, cueillant de ci de là quelques mûres aux haies qu'elle frôlait, mais ne répondant pas aux appels des moutards qui faisaient l'école buissonnière.

L'hiver, c'est à peine si elle quittait l'auberge. Dans la salle chaude et illuminée de la flamme du foyer, la petite Line se trouvait très bien et restait des heures entières assise près de la cheminée. Elle ne songeait pas à sortir. D'ailleurs où aller? Le bois des Jonques s'étendait à perte de vue derrière la vieille maison, et ses arbres grêles couverts de neige ou de givre l'épouvantaient. Il lui fallait la tiédeur de lâtre, ce doux coin où, tandis que le vent soufflait au dehors, elle se blottissait comme un oiseau dans son nid.

Avec son tricot, un chiffon ou un livre dans les mains, elle passait là sa journée, sans rien demander, jouant aussi toute seule, et, quand le soir arrivait, Césette la prenait sur ses genoux après souper et lui disait ces contes qu'elle aimait tant, elle s'endormait les yeux fixés sur la flamme claire dans laquelle il lui semblait voir danser les bonnes fées ou les jolis lutins que la nourrice savait si bien évoquer.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)



Manteau de voiture en sergé de soie
héliotrope.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Manteau de voiture en gros sergé de soie héliotrope doublé de surah mais. — Tout au bord, petit marabout frisé en soie héliotrope. L'empiècement, en passementerie grisaille, héliotrope et or, semble s'ouvrir pour laisser passer un groupe de plis étroitement pincés du haut. Un ornement de passementerie assorti, avec pluie de perles et aiguillettes, orne l'épaule.

Le col Médicis renversé est simplement orné d'un marabout de soie.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4898

Et le Patron découpé du Corsage du costume de pêche
ou de campagne, croquis page 55.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Nous sommes tellement exposés aux fraudes et aux falsifications de toutes sortes qu'il nous paraît utile de donner à nos lectrices des moyens simples et pratiques de se rendre facilement compte de la pureté des produits qu'elles emploient.

Voici donc la manière de reconnaître si le café acheté en poudre ne contient aucune substance étrangère : orge, glands, blé ou chicorée torréfiés :

Trempez l'index dans l'eau pure, appuyez-le sur le prétendu café pulvérisé; roulez entre le pouce et l'index ce qui se sera attaché à ce dernier : si le café est pur, ses grains, quelques fins qu'ils soient, resteront séparés, tandis que les autres, qui forment une poudre beaucoup plus molle, se coaguleront et formeront une boulette.

C'est un moyen très sûr et bien facile à appliquer.

DEVINETTES

Charade

Mon un mugit,
Mon deux vêtit,
Et autrefois mon tout prédit.

Petites questions

- 1° Qui prononce mon nom me tue. Qui suis-je ?
- 2° Quelle est la ville où il ne fait jamais jour ?

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, former en croix le nom de deux hommes de guerre :

A E E M N N R T T U U

Métagramme-Fantaisie

Depuis de bien longs soirs,
Penchée sur un vieux —
Je suis là, par devoirs,
Enchaînée dans mon —
Malgré tout son confort,
J'en suis vraiment lassée;
Je veux changer de sort
Et, rudement bercée,

Voir de près l'ouragan,
L'inconnu, le sublime,
Admirer l'Océan
Et mesurer l'abîme,
Traverser le Piémont,
Raser le lac de —
Et, par vaux et par monts,
Aller jusques a —
Voir Saint-Jean-de-Latran,
La grande basilique,
Puis Saint-Pierre, monument
Au — magnifique.

(Communiqué par Feu follet.)

Mots en carré

Mon premier, chères lectrices, fut un roi bon,
[aimé,
Qui mourut de son peuple, regretté, estimé.
Sans ordonner, mon deux, punition terrible
Pour le grand dignitaire orgueilleux, irascible.
Mon trois (nom d'amitié et diminutif tendre
D'un joli nom de femme) est bien doux à entendre.
Mon quatre, pour finir, va toujours bondissant
Sur le sommet des monts passant et repassant.

(Communiqué par Feu follet.)

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 9 JUILLET

MOTS EN HÉLICE :

B O N N E
O T E E
N E Z
N E
E
V
M I
C I L
M I E L
V I L L E

PROVERBE : Ne regarde pas la lessive du voisin mais la tienne.

LOGOGRIPE : Panse — Anse.

MOTS EN TRIANGLE : R H O N E
H E R E
O R A
N E
E

ACROSTICHE : Molière — Boileau.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.